



de cet accueil, auquel elle devait cependant s'attendre, a eu peine à chanter sa cavatine, très ingrate d'ailleurs; ce premier moment passé, elle est redevenue elle-même, et elle a interprété le rôle de Norine avec une finesse, un style, et une perfection au-dessus de tout éloge. La pureté de ses vocalises, *mezzo voce*, l'art qu'elle met à at-quer et filer les sons des phrases écrites, l'énergie sans exagération qu'elle a donnée aux traits de force, confirment ce qu'on savait, c'est qu'elle est du petit nombre des cantatrices de premier ordre. Comme actrice, il est impossible que la critique trouve un mot à dire; M<sup>me</sup> Vera a été constamment comédienne pleine d'esprit et de distinction.

Calzolari est, sans contredit, le premier ténor léger de l'époque; un seul mot donne l'idée de son talent, *la perfection*. Il faut renoncer à exprimer avec la plume tout ce que cette voix sympathique et si admirablement dirigée, peut causer d'émotion et de plaisir; plus on entend cet artiste remarquable, plus on veut l'entendre; aussi nous ne doutons pas que l'empressement du public à notre théâtre, n'augmente au lieu de diminuer.

M. Rossi a été, dans *Don Pasquale*, ce que nous l'avions vu dans *Bartholo*, le plus excellent comique connu. M. Ferranti, froidement reçu, nous ne savons en vérité pourquoi, dans le rôle de Figaro, a été accueilli avec la plus grande faveur dans celui du docteur Malatesta; c'était justice. Bravo donc pour tout le monde!

On nous promet *l'Elissire*, les *Caputelli* pour les débuts de M<sup>lle</sup> Sannazaro, que Milan regrette, *Nabuco*, *Otello*, *Linda*, etc. Bravo! mille fois bravo!

#### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. Bressant a commencé, il y a huit jours, la série de ses représentations par un *Fils de Famille*. Mardi soir, il a joué dans deux pièces, *Horace et Caroline* et dans *Brutus, lâche César*; jeudi soir, il a donné un *Changement de main* et

Le tribunal criminel, par un arrêt rendu à l'unanimité, condamna Fra-Diavolo à être pendu sur la place publique de Naples, en expiation de tous ses crimes.

Ce malheureux, en entendant sa condamnation, manifesta le plus violent désespoir. Il refusa les secours de la religion, et se répandit en imprécations contre tous ceux qu'il regardait comme la cause de ses malheurs.

Le soir, une pauvre vieille femme entra dans Naples par la route de Castellamare; elle paraissait accablée de fatigue et versait des larmes. Elle demanda à parler au roi, et se dirigea vers le palais. Les gardes lui dirent que l'heure n'était pas convenable pour voir leur maître. Elle répondit en pleurant qu'elle était la femme du vieux Pezza, la mère de Fra-Diavolo, et qu'elle venait implorer pour son fils la clémence royale. Murat, qui, comme tous les hommes de cœur, était bon et humain, ordonna qu'elle fut traitée avec tous les égards dus à son âge et à son malheur, et lui fit répondre qu'il aurait soin d'elle.

le *Piano de Berthe*. Inutile de dire qu'il a obtenu sur la scène lyonnaise le même succès que sur la scène parisienne. Bressant est un type parfait d'élégance, de bon ton et de diction; il sent vivement, et possède un organe des plus sympathiques; aussi à peine en scène, s'empare-t-il de son public, qu'il finit par dominer complètement. Son succès grandit à chaque représentation et prend des proportions énormes; s'il ne cesse ses représentations que lorsque le public se lassera de l'applaudir, nous le conserverons long-temps à Lyon.

M<sup>lle</sup> Lobry fait plus que seconder Bressant; cette artiste partage avec justice les applaudissements du public.

Cette excellente actrice est de l'école de M<sup>lle</sup> Meley; tenue, diction, organe, expression, tout est soigné, plein de vérité et d'exactitude. Ou nous nous trompons grandement, ou cette délicieuse actrice exercera une grande influence sur les recettes et sur le public; puisse-t-elle nous rester long-temps! Avec elle pourra se dérouler un brillant répertoire négligé depuis long-temps, et dans lequel se trouvent bon nombre d'excellents ouvrages, et ce qui est plus encore, de ces ouvrages que la bonne société apprécie, applaudit et aime à aller écouter. M. Delestang a eu la main heureuse en signant un traité avec cette artiste, car, en s'assurant de bonnes recettes, il a songé aux plaisirs du public.

Nous avons une jeune artiste aux Célestins qui ne fait que de rares apparitions, car les exigences de l'étude l'absorbent considérablement, et cependant les fleurs s'amoncellent sous ses pas; les applaudissements éclatent autour d'elle, les bravos la suivent et la précèdent. Cette artiste dont le public raffole, c'est Caroline Fournier. Mercredi soir, elle jouait *la Fille bien gardée*, et l'on ne pouvait se lasser de l'applaudir tant elle est gentille, et disons-le, bonne comédienne; c'est une Léontine Fay en herbe, qui ne peut manquer de grandir en talent et en réputation.

En quittant le palais, l'infortunée se rendit à la prison. A son arrivée, Fra-Diavolo, qui ne l'avait pas vue depuis trente ans, la reconnut; il se jeta dans ses bras, en versant des larmes, et en poussant des sanglots. Ce que n'avait pu faire la raison des hommes, les prières simples et touchantes de sa mère le firent en quelques instants. Fra-Diavolo revint à des sentiments meilleurs, et, dès ce moment, il voulut finir comme il aurait dû vivre. Sa vieille mère, en le quittant pour toujours, emporta dans son cœur cette dernière consolation.

Le lendemain, 11 novembre 1806, la ville présentait un aspect inaccoutumé. La place du marché, la rue Tolède et les rues adjacentes étaient encombrées d'une foule immense, désireuse d'assister à l'exécution de Fra-Diavolo, comme à un spectacle rare et curieux. Depuis la pointe du jour, des charrettes, des voitures bourgeoises, des corricolos, des équipages de tout genre stationnaient dans les endroits que le condamné devait parcourir. Au milieu de la place

Nous devons mentionner dans un *Fils de Famille*, Dorsay, type parfait du colonel vieux soldat, sévère sur la discipline, et peu porté à se plier aux fantaisies galantes; Vernier, maréchal-logis des mieux étudiés; Lureau, excellent partout; M<sup>me</sup> Dorval, dont les allures sont bien tranchées, et le sont cependant sans exagération; M<sup>mes</sup> Buycet et Gabrielle qui luttent de talent et de gentillesse.

Un *Tigre du Bengale* a rendu Lambert à ses admirateurs; aussi de bravos!

Le drame se repose en attendant l'admission M<sup>me</sup> Baptiste, engagée pour les fortes premières de drame. Cette dame a fait deux débuts; l'un *Paul-Jones*, le second dans un *Changement de Main*. Le troisième aura lieu bientôt, et nous pourrons apprécier cette artiste qui possède des qualités précieuses.

Dans *Paul-Jones*, Victor Genin a été reçu par une salve d'applaudissements; hommage délicat rendu à son talent, et qui exprime à l'artiste le désir qu'éprouve le public de le voir et de l'applaudir plus souvent. H. AEGIER.

## PALAIS DE L'ALCAZAR

### CIRQUE IMPÉRIAL.

Toutes les représentations de Soulier, dans cette magnifique salle de l'Alcazar, sont marquées par des succès brillants. Jamais aucune troupe équestre n'avait donné des exercices aussi variés et aussi prodigieux. C'est admirable d'un bout à l'autre. La curiosité, vivement excitée par les premiers travaux, s'accroît à chaque nouvel artiste.

L'on ne peut se rendre compte de la construction exceptionnelle de cet homme, parfaitement désigné sous le nom de *Gutta-Percha*. Il se disloque d'une manière si étrange, et cependant si facile et si gracieuse, que l'on se demande s'il

du marché s'élevait un échafaud, et sur cet échafaud était une potence.

Le général Cavaignac, qui commandait la place de Naples, fit prendre les armes à la garnison entière, afin d'ajouter à la solennité de la scène, et de faire comprendre au peuple toute l'importance que le gouvernement attachait à la destruction des bandes calabraises et de leurs chefs.

A deux heures, Fra-Diavolo sortit de la prison et s'avança d'un pas ferme, conduit par des soldats. Un moine était à sa droite et tenait dans la main un crucifix. Un roulement de tambours annonça son arrivée sur la place du marché; bientôt il parut sur l'échafaud, embrassa le crucifix et se livra à l'exécuteur.

Pendant tout le jour et jusqu'à la nuit, le corps de Fra-Diavolo, exposé aux regards d'une multitude avide, flotta suspendu dans l'espace. Ainsi vécut et finit ce brigand célèbre, dont l'existence aventureuse a été dramatisée par l'imagination féconde des poètes et des romanciers.



n'appartient pas réellement à une espèce particulière et non connue encore.

Pour la force, peut-on voir quelque chose de plus prodigieux que les frères de Bach. Cette colonne persanne vous effraie d'abord : comment un homme peut-il monter au bout d'une perche si longue, tenue par un seul homme. Les frères de Bach paraissent, l'un d'eux grimpe avec tant de facilité et d'élégance, qu'il semble qu'il n'y a pas le moindre danger. Il travaille, on l'applaudit; il descend, on l'applaudit; il disparaît, on l'applaudit encore.

Pour la grâce, elle est personnifiée dans M<sup>lle</sup> Soullier. Que cette jeune, jolie et intrépide écuyère, monte Soliman, et fasse de la haute école, ou bien qu'elle danse sur son coursier lancé au galop, qu'elle se métamorphose de toutes manières, elle est toujours applaudie avec transport; pour elle, on a inventé dans cette vaste salle une ovation nouvelle : des triples salves d'applaudissements éclatent après son départ; c'est le réappel que l'on exprime ainsi, et la gracieuse artiste vient se montrer une fois de plus à ses nombreux admirateurs.

L'agilité et la souplesse sont représentés par M. Soullier fils, qui fait le saut périlleux sur son cheval lancé au galop.

Il faudrait citer tous les artistes, si nous voulions rendre justice à tous. Dans un prochain numéro, nous en parlerons plus en détail.

Et les artistes à quatre pattes ne se fâcheraient-ils pas si nous les oublions? — Il est de ces succès que l'on ne peut décrire; il faut voir pour croire. — Allez donc, complaisants lecteurs, à la représentation, et malgré vous vous applaudirez les artistes à quatre pattes.

H. AUGIER.

### L'ANCIEN FOYER DE L'OPÉRA-COMIQUE.

(Suite et fin.)

Je reviens au foyer de Feydeau. Après Garat, Darcourt, vieux comédien que le roi de Prusse avait eu pour son peintre et son premier comique, et qui, en parlant de beaucoup de faits, pouvait dire comme M. de Lafayette : « Moi, je tiens cela du grand Frédéric lui-même. »

C'est Darcourt qui nous apprit que le philosophe de Sans-Souci aimait beaucoup, quand il causait avec quelqu'un, à lui arracher l'un après l'autre, en les tournant dans ses doigts, tous les boutons de son habit. Le roi de Prusse fit cadeau à son premier comique du recueil de ses poésies, en deux volumes. Un envoi de la main de Frédéric orne un des premiers feuillets du livre; à la mort du comédien, je ne sais qui est devenu possesseur de ce précieux morceau de bibliothèque.

Darcourt avait succédé à Camérani, régisseur général, bouffon très divertissant, parce qu'il était très sérieux. Tous les recueils de facéties sont pleins des réparties originales de Camérani qui appelait Elleviou l'Empereur, parce qu'il était le despote de l'Opéra-Comique; qui, en faisant

répéter les ouvrages dont la représentation se préparait, mangeait du macaroni sur la scène; qui avait une horreur vivement sentie pour les pères de comédie, qu'on aurait transformés en soubrettes, si on avait voulu l'en croire; qui pensa mourir de joie, en 1814, quand Louis XVIII le reconnut à Feydeau et lui dit : « Ah! te voilà, Carlin! »

Le commentaire de Camérani sur cette parole était à mourir de rire. « Le grand roi, » disait-il avec sa composition et son accent italiens; « il ne m'a pas demandé : Camérani, comment te portes-tou? Il m'a appelé Carlin! c'est que ze loui avais fait dou plaisir dans Carlin, et l'exil et les longs malheurs de sa famille ne loui ont pas fait oublier cela. La France est bien heureuse d'avoir oune monarque qu'il est oune homme pleine d'esprit, de goût et de sensibilité! »

Ferai-je l'énumération des habitués de notre cercle de la rue des Colonnes? Perpignan, d'aussi bonne composition sur son mérite que Falstaff, mais bien plus fin, plus spirituel, plus cynique, plus amusant que le précepteur du prince de Galles; Bouvier, musicien d'orchestre, faiseur d'excellentes charges; M<sup>me</sup> Gavaudan, qui avait encore moins d'esprit au théâtre que dans les entretiens familiers; Emmanuel Dupaty, poète du dix-huitième siècle, citoyen du dix-neuvième, nous disant des fragments d'une vive satire sur la restauration, et s'interrompant pour régaler de jolis madrigaux nos dames, qui aimaient ces douceurs autant que les bonbons et les petits bijoux que leur donnait, sans conditions, le riche et bon M. Kiesner, autant que les fleurs que leur apportait, si honnête, si doux, si brusquement bonhomme, si plein de bon sens dans ses relations sociales, si singulier dans la rédaction de ses jugements littéraires au comité de lecture du théâtre; Chenard, gai à soixante ans comme il l'avait été à trente, heureux possesseur d'une charmante collection de dessins originaux qui ornaient sa loge, et dont il a eu le tort de se défaire, parce que les dons de l'amitié doivent être sacrés pour celui qui les a reçus; Moreau, mélancolique, poursuivi peut-être par les souvenirs de la compagnie de Jésus où l'avait engagé, dit-on, sa jeunesse ardente, et faisant effort sur lui-même pour être comique quand il sortait de la coulisse; Martin, filant des sons, préparant ses notes graves, et ne hasardant jamais sa voix précieuse dans la discussion; Nicolo, qui promettait un long avenir d'artiste et mourut jeune, épuisé d'amour et de mélodies; la mère Gontier, bonne, naturelle, faisant en scène le signe de la croix avant de chanter un air dont elle se défait, s'éloignant de toutes les cabales, jouant la comédie en excellente actrice, aimant le spectacle et s'y laissant faire, suivant son expression naïve, comme une bourgeoise de la rue Saint-Denis, renonçant de bonne heure au théâtre, aux vanités de la gloire, et finissant par épouser Allaire, le Lacave de l'Opéra-Comique; M<sup>me</sup> Belmont, spirituelle autant que M<sup>me</sup> Gavaudan, mais d'un esprit peut-être plus délicat et moins soudain;

Paul Dutrech, gros amoureux, rêvant de machines et de décorations; Huet, aspirant sans cesse à la dictature que lui disputait Paul; Gontier, qui trompait tout le monde sur son avenir du Gymnase; M<sup>me</sup> Rigaud, qui a quitté si vite la carrière qu'elle commença avec tant de succès sous le nom de M<sup>lle</sup> Palar, quand elle partageait le théâtre et le public qui avaient tant d'encouragements et de suffrages pour la jeune et jolie M<sup>lle</sup> Mère (M<sup>me</sup> Pradher); Ponchard, que nous avons vu commencer et finir, le plus parfait des chanteurs français, qui avait ingénieusement su tirer de sa faible voix le parti que Paganini tirait d'un violon monocorde; M<sup>me</sup> Lemonnier, qui fut la M<sup>lle</sup> Regnault pour qui Boieldieu écrivit une partie de sa gracieuse musique; Chérubini, discret dans ses jugements formulés avec une originalité piquante; M<sup>me</sup> Boulanger, mince, légère, vive, semillante, embrassée par Grétry, qui pleurait de joie en l'entendant chanter son *Tableau parlant*, comédienne spirituelle et gracieuse, luttant contre l'emploi des duègnes où elle devait être faite; M<sup>me</sup> Duret, que Nicolo avait choisie pour interprète de sa musique, ainsi que Boieldieu avait choisi M<sup>lle</sup> Regnault; M<sup>me</sup> Desbrosses, héritière de M<sup>me</sup> Gontier; Elleviou, retiré du théâtre, parlant d'agronomie et portant encore avec grâce sa tête couverte de cheveux blancs comme ceux de Gavaudan; Darboville, que la province céda à la capitale où son talent, de beaucoup inférieur à celui de Martin, mais de beaucoup préférable à celui de Baptiste qui avait eu une si jolie voix, ne brilla pas long-temps à Paris, Darboville, jeté en 1815 au milieu du mouvement des passions politiques, et obligé de fuir le théâtre de Lyon dans le costume de *Tulipano* qu'il représentait quand on vint l'arrêter; Nanteuil, qui contait si bien, un des hommes de la génération vaudevilliste du Directoire qui a donné aux affaires Martignac, Etienne, et ce Capelle, un des derniers ministres de Charles X, préfet et baron, qui entra dans le monde politique par la protection de Nanteuil et d'Etienne, derrière M. Maret, le duc de Bassano; Berton, Carle Vernet, fécond en calembourgs autant que son père, l'illustre Joseph, qui achetait 3 fr. un jeu de mots à Carle, que cette prime encouragea peut-être un peu trop; l'honnête, le bon, le sublime Talma; Bouilly, Boieldieu, si doux dans ses rapports d'homme et d'artiste; Picard, beaucoup moins bonhomme qu'il n'avait la prétention de le paraître; Alexandre Duval; l'excellent organiste Benoit; l'aimable Strunck, de Munich, artiste délicat et habile industriel que j'ai rencontré à Majorque, en 1830, dans le service des fourrages de l'armée d'Alger; Picot, Auber, Herold, Chollet, Vizenini, Planard, Alaux, Panseron, le gai tyran du vieux et crédule Darcourt; le docteur Marc, Truchot, Leprince (Xavier), Fétis, Scribe et tant d'autres!... Jours de ces réunions délicieuses, qu'êtes vous devenus?... A. JAL.

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.